



doine. Elle avait été adressée par ce grand personnage aux magistrats de Cyrénée, en Thessalie; Visconti en a donné un commentaire détaillé et une traduction française, dont nous transcrivons le début.

« Titus Quintinus, commandant suprême de l'armée des Romains, aux Tages et à la ville des Cyrénites, salut. Ayant rendu manifestes dans toutes les autres occasions les bonnes intentions dont nous sommes animés généralement envers vous, et nous en particulier et le peuple romain, nous avons décidé de vous prouver même par la suite que, dans chaque affaire particulière, nous prétons la main à tout ce qui est honorable, afin que ceux qui se sont accoutumés à ne pas se conduire d'après les meilleurs principes n'aient pas moyen de nous calomnier. Nous accordons, en conséquence, à votre ville tout ce que nous sommes en possession territoriale et des maisons échues au domaine public des Romains.... »

C'est un monument intéressant, non-seulement pour les paléographes, mais aussi pour les historiens. Il jette un singulier jour sur l'administration romaine et sur la langue diplomatique de l'époque. V. *Journal des savants* (1816, p. 21).

**CYRIACUS** (Salomon), juriconsulte allemand, né à Homberg en 1595, mort en 1673. Il fut professeur de droit à Strasbourg (1635), conseiller et avocat du fisc (1637), et enfin directeur de chancellerie à Rinteln (1659). Il a laissé plusieurs traités de jurisprudence, entre autres : *De transactionibus* (1619), *De iudicio edis* (1619); *De compositionibus* (1619, in-40), etc.

**CYRIADES**, tyran romain, mort en 259 de notre ère. Il appartenait à une famille noble et riche. Il s'était fait connaître par la dissolution de ses mœurs, lorsque, ayant volé des sommes considérables à son père, il s'enfuit en Perse, fut bien accueilli par Sapor, le décida à faire la guerre aux Romains, et reçut le commandement de son armée. Cyriades s'empara d'Antioche et de Césarée, prit le titre de César, puis celui d'Auguste, repandit le terreur dans tout l'Orient, et fut mis à mort par ses propres soldats lorsque Valérien marcha contre les Perses.

**CYRIACUS** (saint), patriarche de Constantinople, mort en 616. Intronisé en 596 par l'empereur Maurice, il prit, à l'exemple de son prédécesseur, Jean le Jeûneur, le titre d'évêque oecuménique ou universel, qui lui fut confirmé par un concile tenu à Constantinople en 599, malgré les protestations du pape saint Grégoire. Mais l'empereur Phocas, irrité de son refus de lui livrer l'impératrice Constantiné et ses filles, qui s'étaient réfugiées dans l'église de Sainte-Sophie, l'obligea à renoncer au titre de patriarche oecuménique. Cyriacus mourut, dit-on, de dépit et de chagrin.

**CYRIACUS PIZZICOLI**, plus connu sous le nom de **CYRIACUS d'ANCIÈNE**, archéologue italien, né à Ancône vers 1391, mort à Crémone vers 1450. Il visita la Sicile, la Dalmatie, Constantinople, l'Égypte, en étudia les antiquités, et en rapporta de nombreux manuscrits, des inscriptions, des médailles, etc. On a de lui quelques ouvrages publiés plusieurs siècles après sa mort : *Kyriaci Anconitani itinerarium* (1742, in-8°), *Inscriptiones et epigrammata graeca et latina* (1747, in-fol.), *Fragmenta cum notis* (1763, in-fol.). Écrits d'un style diffus et dépourvus d'esprit critique, ces ouvrages ne manquent cependant pas d'intérêt.

**CYRIACUS DE MANGIN** (Clément), médecin et poète français, né à Cugny-sur-Saône, mort à Paris en 1642. Il était très-versé dans l'étude des langues et des sciences, et compléta ses connaissances dans des voyages en Italie, en Pologne, en Allemagne et dans les Pays-Bas. On a de lui un ouvrage intitulé : *Problémata duo nobilissima* (Paris, 1616, in-4°).

**CYRIE** s. f. (si-ri) — du gr. *kuria*, matresse). Entom. Genre de coléoptères, de la famille des buprestides, comprenant deux espèces qui habitent la Nouvelle-Hollande.

**CYRIEN (SAINT-)** s. m. (sain-si-riain). Élevé de l'école militaire de Saint-Cyr; Les sautois-cyriens sont en congé.

**CYRILLE** s. f. (si-ri-le) — de *Cyrillus*, botan. ital.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des éricinées, type de la tribu des cyrillidées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Amérique boréale. *Les cyrillidées de la Caroline et de leurs en grappe sont des arbrisseaux non épineux, à feuilles alternes.* (F. Hoeffler.) Syn. de *TREVIRIANA*, genre de gesneriacées.

**CYRILLE** (saint), patriarche de Jérusalem et Père de l'Église, né à Jérusalem, nommé à Jérusalem vers 335, mort vers 386. Il fut ordonné prêtre vers 345 par saint Maxime, qui lui confia l'instruction des catéchumènes. Il fut élevé au siège de Jérusalem vers 350. Le commencement de son épiscopat fut marqué par l'apparition d'une croix lumineuse dans le ciel (7 mai 351), phénomène que quelques critiques modernes ont supposé être plutôt un de ces *halos* naturels qu'on aperçoit souvent autour du disque du soleil. Quoiqu'il en soit, ce phénomène passa généralement pour un prodige et détermina un grand nombre de conversions. Chassé de son siège par Acace Calab, il embrassa la vie monastique dans un couvent de sa patrie, où il fut appelé en 361, lorsque Julien rétablit, par une tolérance

calculée, les évêques déposés ou exilés. En 367, il en fut encore chassé par un édit de Valence et n'en reprit définitivement possession qu'en 379. Deux ans plus tard, il assista au concile de Constantinople et y souscrivit à la condamnation des semi-ariens et des macédoniens. On a de lui vingt-trois *catéchèses* ou instructions pour les catéchumènes, l'une des premières et des plus belles expositions du dogme catholique. Graculées en a donné une traduction française en 1720. Ce saint est honoré le 18 mars.

**CYRILLE** (saint), patriarche d'Alexandrie, né en 376, mort en 444. Doué de plus de zèle que de modération, il ferma les églises des novatiens, s'empara de leurs trésors, et, pour punir les violences de quelques juifs envers des chrétiens, se mit à la tête de la multitude, ferma les synagogues, chassa les 40,000 juifs de la ville et livra leurs maisons au pillage. Le préfet d'Égypte, Oreste, qui se montrait opposé à ces saturnales, fut lui-même assailli par des troupes de moines partisans du patriarche. C'est au milieu de ces mouvements que fut accompli, par des furieux qui se paraient du nom de chrétiens, le meurtre de l'illustre Hypatia, philosophe platonicienne, à l'insu de laquelle ils s'attribuaient l'opposition du préfet. Bientôt la propagation du nestorianisme vint fournir à Cyrille l'occasion d'exercer son ardeur d'une manière plus noble et plus utile aux intérêts de l'orthodoxie. Il combattit la nouvelle hérésie par de nombreux écrits, la dénonça aux chefs de l'empire et de l'église, et la fit condamner par le concile de Rome, en 430, et par celui d'Éphèse, en 431. Ces débats irritants entre des Perses qui avaient des partis opposés occasionnèrent de grands troubles et firent plusieurs fois couler le sang à Éphèse. L'empereur Théodose crut ramener la paix en ordonnant l'arrestation de deux chefs, Nestorius et Cyrille. Mais ce dernier fut bientôt rendu à son Église, qu'il gouverna paisiblement jusqu'à sa mort. Ce prélat a joué un rôle prépondérant dans les luttes religieuses de son siècle; sa véhémence et son ardeur l'ont quelquefois entraîné au delà des bornes de la modération; mais l'apreté même de ses convictions, non moins que la sincérité de sa foi, a contribué à augmenter l'éclat de sa renommée à une époque de lutte et de passion. Ses écrits se font remarquer par leur vigueur et leur précision dogmatiques, plutôt que par l'élegance de la forme et la pureté du style. Ils sont nombreux et importants, et la polémique y tient une large place. Les principaux sont : *De l'adoration en esprit et en vérité*; *les Glaphyres*, explications allégoriques des récits de Moïse; *Commentaire sur Isate et les douze petits prophètes*; *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*; *le Trésor*, réutation des doctrines ariennes; *Antinomatisme*, réutation du système de Nestorius; *Contre Julien l'apostat*; *Traité sur la foi*; *le Mystère de l'Incarnation*, etc. La meilleure édition de ses ouvrages est celle de J. Aubert (Paris, 1638), avec une version latine. Ses *Homélies* ont été traduites en français par Morelle (Paris, 1604). Ce saint est honoré le 23 janvier.

**CYRILLE MÉTHODE** (saint), apôtre des Slaves, né dans le IX<sup>e</sup> siècle à Thessalonique d'une famille noble. Ces deux personnages étaient frères. Le premier, longtemps connu sous le nom de **Constantin**, se livra à l'étude des langues, alla chercher ses études à Constantinople, où ses connaissances étendues lui firent donner le surnom de **Philosophe**, et se fit ordonner prêtre, pendant que son frère, qui d'abord avait suivi la carrière militaire, entra dans les ordres monastiques. Sous l'empereur Michel III, vers 860, une députation de Khazares vint à Constantinople pour demander des prédicateurs de la foi chrétienne. Constantin fut désigné, et l'opéra, dit-on, la conversion d'une partie de ce peuple et notamment de son kan. Envoyé ensuite avec son frère chez les Moraves, puis chez les Bulgares, il fit encore de nombreuses conversions. Méthode, qui cultivait la peinture, entraîna Bogoris, roi des tribus bulgares, en peignant le jugement dernier sur les murs de son palais. Tous deux furent sacrés évêques par Adrien II, et c'est alors que Constantin prit le nom de Cyrille. Il avait approprié les lettres grecques à la langue slavonne, et inventa une écriture que les Bulgares, les Serbes, les Esclavons et tous les Slaves orientaux adoptèrent successivement. Son alphabet avait trente-huit lettres; il fut ensuite modifié suivant les besoins particuliers de chaque pays. Il est encore nommé aujourd'hui *cyrillique*. Les alphabets russe et serbe actuels en sont des dérivés immédiats. Les deux frères firent connaître aux nouveaux convertis, au moyen de traductions, une partie des livres saints; Cyrille mourut en 869. On lui attribue des *Apologies* morales dont le texte grec est perdu et qui ont été plusieurs fois réimprimées. Méthode, fixé parmi les Slaves et nommé archevêque de Moravie et de Pannonie, mourut vers 881, après avoir obtenu du pape Jean VIII la confirmation de sa juridiction sur toute l'Europe du Nord, qui était vivement combattue par l'archevêque de Salzbourg et par le clergé allemand. Saint Cyrille est honoré par l'Église le 9 mars.

**CYRILLE DE SCYTHOPOLIS**, moine et hagiographe du VII<sup>e</sup> siècle, disciple d'Éphraïm Syrus. Il embrassa la vie monastique dans une des laures ou (couvents d'ascètes) fondées par

son maître dans la vallée qui mène de Jérusalem à la mer Morte. Il a laissé les *Vies* de saint Euthymius, de Joannes Hesychnos et de Solitaires; et de saint Sabas. Ayant écrit de très-voix beaux couplets de place que les hagiographes postérieurs, et ses écrits sont surtout intéressants pour les renseignements qu'il donne sur la géographie de la Palestine et sur la décadence de la société romaine à cette époque.

**CYRILLE CONTARI**, théologien grec, né à Bérée en Macédoine, mort vers 1640. Il était évêque de sa ville natale, lorsqu'il demanda le siège de Thessalonique. Ayant trouvé une vive opposition à ses prétentions de la part de Cyrille Lucar, Cyrille Contari se vengea en prenant une part active à la déposition de ce dernier, et parvint par ses intrigues à s'emparer du siège patriarcal de Constantinople. Accusé bientôt après de plusieurs crimes, Cyrille Contari fut exilé à Tunis, puis étranglé.

**CYRILLE LUCAR**, patriarche et théologien grec, né dans l'île de Candie en 1572. Pendant un séjour en Allemagne il embrassa les doctrines du protestantisme et les rapporta en Grèce, sans se déclarer d'abord ouvertement. Élu patriarche d'Alexandrie, il gouverna pendant quelque temps cette Église, puis fut chargé d'administrer l'Église de Constantinople (1612) en l'absence du patriarche Neophyte exilé. Toutefois il ne parvint en titre à ce siège qu'en 1621. Il n'avait point de sens et de bon sens dans ses relations avec les protestants, et il enseigna des plus publiquement leurs doctrines dans l'Église grecque. Cette tentative hardie souleva contre lui les évêques et le clergé d'Orient, qui, avec l'appui des Turcs, le firent exiler à Tenedos (1628). L'ambassadeur anglais obtint peu de temps après son rétablissement. Mais l'année suivante il fut de nouveau enlevé de son siège d'exil et rentra dans son pays, où il se livra au transport, soit dans un château des bords de la mer Noire. Les protestants l'ont mis au nombre de leurs martyrs. Il avait publié une confession de foi calviniste, qui fut condamnée par le synode de Constantinople (1642).

**CYRILLÉ**, ÉE adj. (si-ri-lé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cyrille.

— s. f. pl. Tribu de la famille des éricinées, qui comprend les genres cyrille et cliftonie. Quelques auteurs l'élevaient au rang de famille distincte, sous le nom de *cyrillidées*.

**CYRILLIN** adj. m. (si-ri-lin) — de saint Cyrille). Philol. Se dit d'un alphabet servant attribué à saint Cyrille de Thessalonique. Il On dit aussi **CYRILLIQUE**.

— **ENCYCL. V. ALPHABETS SLAVES.**

— **Littérature cyrillienne**. Ensemble des travaux slaves sur les Écritures, exécutés au VIII<sup>e</sup> et au IX<sup>e</sup> siècle.

**CYRILLINÉ**, ÉE adj. (si-ri-liné). Bot. Syn. de **CYRILLE**.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, comprenant les genres cyrille et cliftonie, et réunie par la plupart des auteurs, comme simple tribu, à la famille des éricinées.

**CYRILLO**, nom de plusieurs personnages italiens. V. **CYRILLO**.

**CYRIODÈRE** s. f. (si-ri-odè-re) — du gr. *kurios*, puissant; *deré*, cou). Entom. Genre de coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, comprenant trois espèces qui habitent Madagascar.

**CYRINEUS** (Pierre FELAS, dit), prêtre et historien corse, né à Felge, canton d'Alesani, diocèse d'Aleria. Orphelin de bonne heure et dépourvu par ses parents, il s'expatia et abandonna son nom de famille pour prendre celui de *Cyrineus* (le Corse). Après avoir fait toutes sortes de métiers, il s'attacha à Benedictus Brognolius, professeur de latin et de grec à Venise, et suivit ses leçons pendant douze ans. Plus tard il fut professeur, puis correcteur d'imprimerie, et entra enfin dans les ordres, où il trouva le repos nécessaire pour se livrer à ses études. Son premier ouvrage, *Commentarius de bello Ferrariensi, ab anno 1482 ad annum 1484*, imprimé pour la première fois dans le tome XXI du recueil de Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, est un opuscule fort court, mais estimé. Il y raconte la lutte des Vénitiens contre Hercule I<sup>er</sup>, duc de Ferrare. Le second, imprimé dans le tome XXIV de la même collection, sous le titre de : *Petri Cynaei, clerici Aleriensis, de rebus Corsicis libri quatuor*, contient l'histoire de la Corse depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1506. Cet ouvrage a été revu et annoté par un compatriote de Cyrineus, M. J.-C. Gregory, qui, sous les auspices d'un autre Corse, le comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie en France, en a donné, en 1832, une édition expurgée, avec une élégante traduction italienne en regard. On ignore l'époque de la mort de Pierre Cyrineus.

**CYRINOS**, fils de Polylops. Ce personnage, célèbre par Théognis, vécut vers la fin de l'olympique (500 av. J.-C.), et toutes les principales pièces de vers de ce poète lui sont adressées. Théognis se flattait d'avoir donné à Cyrinos, son ami et enchâssant son nom dans ses ouvrages : « Grec à moi, dit-il, Cyrinos, mon bien-aimé, planera par-dessus la terre sur les ailes de la poésie et assistera

ainsi à tous les banquets, mélodieusement chanté par les jeunes hommes au son aigu des petites flûtes. » Les pièces de vers adressées à Cyrinos, il n'y a que très-peu de choses exclusivement politiques. Ce sont des plaintes, parfois des espèces de satires contre le nouveau gouvernement de Corinthe. « O Cyrinos, dit-il, cette ville est bien encore un monde, mais il s'y trouve une population différente; autrefois elle ne connaissait ni lois ni tribunaux, elle usait des vêtements rustiques de peau de chèvre, dans les travaux des champs, et se tenait, timide comme des daims, éloignée de la ville. Voilà maintenant les braves, ô fils de Polylops; et ceux qui avant étaient les nobles sont actuellement les mauvais gens. » Théognis et son ami Cyrinos étaient aristocrates; ils ne pouvaient pardonner aux *périèques* ou paysans leur admission dans la municipalité. Il est curieux d'entendre, 500 ans avant J.-C., les lamentations auxquelles Théognis se livre avec Cyrinos sur les mélanges des bons, c'est-à-dire des nobles de Corinthe. On retrouve le langage et les arguments familiers aux *purs* de notre faubourg Saint-Germain; le monde aurait-il si peu marché? La lutte entre l'aristocratie de race et l'aristocratie d'argent est bien vieille, et malheureusement il y a encore au XIX<sup>e</sup> siècle des hommes qui diraient volontiers avec Théognis : « Dans le fond de la *Cyropédie*, la partie narrative a un cadre ingénieux où ces théories viennent se placer d'une manière moins fatigante. Cyrus est l'idéal du prince à l'époque de Xénophon, parlant des devoirs de la royauté comme un philosophe; c'est Marc-Aurèle sur le trône de Perse. Cyrus n'est pas un Perse, c'est un Grec, un Lacédémonien auquel on accorde l'ajournement des Athéniens et leur goût pour les arts. Ce serait donc à tort de s'efforcer de chercher dans la *Cyropédie* des documents historiques; la peinture des mœurs des Perses est contredite par leur prompt décadence, au premier contact de la civilisation grecque. Cyrus lui-même tout entier à ses conquêtes, abandonnant aux femmes et aux serviteurs de la cour l'éducation de ses enfants et préparant ainsi l'abaissement et la ruine de sa famille.

La *Cyropédie* est divisée en huit livres, dont les personnages et les épisodes, fort intéressants d'ailleurs, ne ressemblent pas tout à fait à ce que nous connaissons par l'histoire des événements qui ont troublé le monde oriental au VI<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, et sur le caractère et le rôle précis des personnages qui ont figuré dans ces révolutions. Xénophon a voulu donner à ses contemporains des leçons de politique et de morale bien plus que leur exposer les faits et gestes de Cyrus et de son peuple; de là ses indifférences à la tradition historique, telles que les portraits des Perses représentés comme des hommes politiques, des savants et des philosophes. La *Cyropédie* a soulevé de brillantes controverses avant d'être définitivement classée dans la catégorie des romans historiques. Cette dénomination s'appuie sur de graves autorités; Cicéron, Aulone et Denys d'Halicarnasse parmi les anciens; Erasme, Vossius, Louis Videt, Scaliger, Calvisius, Frauguer, Desinghies, Prêtre, Larche, et même, parmi les modernes, l'auteur grec s'était proposé de former, par des leçons de morale pratique et d'éducation progressive, des citoyens justes et braves, et de montrer en même temps un général également sage et habile dans l'art militaire. Le fond du roman est vrai, mais les détails sont de pure imagination, ainsi que les personnages, à l'exception de Cyrus et de ses parents. Les événements sont faitement résumés les opinions des divers critiques : « Comme ouvrage historique, dit-il, la *Cyropédie* est d'une autorité d'autant plus faible qu'il est plus difficile de distinguer le petit nombre des faits réels qui peuvent s'y trouver; mais, considérée comme ouvrage politique, elle est peut-être le plus parfait de ceux de Xénophon et celui auquel il paraît avoir donné le plus de soin.

Un épilogue est joint à la *Cyropédie*; il a pour objet de démontrer que les Perses avaient, sous tous les rapports, beaucoup dégénéré depuis la mort de Cyrus. Attribué à Xénophon par Athènes et d'autres auteurs, il lui est contesté par des critiques modernes. Nous ne voyons pas trop pourquoi cet épilogue ne serait pas l'œuvre de Xénophon lui-même et pourquoi il n'aurait pas compris le besoin d'expliquer la différence de mœurs que présentait l'état social de la Perse sous le règne de Cyrus, avec le tableau que les Grecs avaient sous les yeux. En tout cas, on est obligé de convenir que ce morceau est antérieur à l'expédition d'Alexandre.

Des savants modernes ont pensé que ce que Xénophon rapporte de l'éducation des Perses n'était pas aussi exact qu'il le paraît; il croit communément; d'après eux cet auteur n'aurait pas entendu parler de l'éducation que recevaient les Perses en général, la vie multitu-

dine, comme on a dit depuis, mais il aurait voulu tracer le tableau de cette instruction soignée qu'on donnait aux jeunes gens d'une caste privilégiée, celle des guerriers. Ce qui est certain, c'est que nulle part Xénophon ne donne à comprendre qu'il ait eu en vue un ouvrage d'imagination. Certains savants sont persuadés que Xénophon avait eu le dessein de faire la critique des deux premiers livres de la  *République de Platon*, et que c'est pour

d'éducation; et l'auteur ne suit son héros dans toute sa carrière que pour montrer les fruits de ce système par une brillante biographie de Cyrus. Il n'y a que très-peu de législateurs, qui ne songent qu'à punir le mal par leurs lois au lieu de le prévenir par l'éducation. Il se complait dans la peinture de ces maisons modèles qu'il appelle du beau nom d'*écoles publiques de justice*, auxquelles succèdent bientôt les leçons paternelles. Presque toutes les questions qui intéressent un roi et un chef militaire se trouvent posées et résolues dans les entretiens de Cyrus avec son père Cambyse; cette éducation est si parfaite que, dès sa jeunesse, Cyrus est un prince noble et accompli, auquel l'expérience n'a plus rien à apprendre; vraisemblance que Fénelon a sagement évitée dans son roman d'éducation, *Télémaque*.

Le type de Cyrus ne se rapporte nullement aux coutumes des Perses, mais à celles des Spartiates. Cette monarchie équilibrée que prêche partout Xénophon est celle de Sparte et nullement la royauté despotique des Perses. Le chef militaire des mercenaires de la retraite des dix mille se retrouve aussi dans les discours que le général adresse à ses soldats, dans ses armées délibérantes; on rencontrera toutes ses théories dans la  *Constitution de Sparte*, dans les livres sur la  *Cavalerie et la Chasse*. C'est là le fond de la *Cyropédie*; la partie narrative a un cadre ingénieux où ces théories viennent se placer d'une manière moins fatigante. Cyrus est l'idéal du prince à l'époque de Xénophon, parlant des devoirs de la royauté comme un philosophe; c'est Marc-Aurèle sur le trône de Perse. Cyrus n'est pas un Perse, c'est un Grec, un Lacédémonien auquel on accorde l'ajournement des Athéniens et leur goût pour les arts. Ce serait donc à tort de s'efforcer de chercher dans la *Cyropédie* des documents historiques; la peinture des mœurs des Perses est contredite par leur prompt décadence, au premier contact de la civilisation grecque. Cyrus lui-même tout entier à ses conquêtes, abandonnant aux femmes et aux serviteurs de la cour l'éducation de ses enfants et préparant ainsi l'abaissement et la ruine de sa famille.

Quant aux rapports qui existaient entre le poète et Cyrus, il ne paraît pas douteux, dit Otfried Müller, que le fils de Polylops fut un jeune homme de noble famille, auquel Théognis portait une affection tendre, mais en même temps paternelle, et dont il s'efforçait de faire un des *bons*, dans le sens où il est attaché à ce mot. Il semble que le jeune homme ne répondait pas tout à fait aux tendres sentiments du poète à son égard, si nous en jugeons du moins par ce passage de Théognis : « Dans les temps futurs ton nom sera cheri de tous ceux qui aiment la poésie, tant que dureront le soleil et la terre. Mais tu me montres peu de respect, et tu me trompes par tes paroles; car tu ne trompes un petit enfant. » Que veut-il dire ces reproches et quel est le sens de ces sollicitations? Faut-il les prendre en bonne ou en mauvaise part? Les savants ne sont point d'accord sur ce point. Otfried Müller, pour ne pas citer d'autres noms, répugne à supposer entre le poète et son jeune disciple des rapports immoraux. Son opinion à cet égard n'est pas une simple conjecture, mais elle est appuyée sur ce que le poète fait au jeune homme de la vie conjugale avec les intentions licencieuses qu'on lui prête? De plus, Cyrus est déjà arrivé à un âge assez avancé au moment où Théognis lui adresse les reproches que l'on vient de lire; il a été chargé, en qualité d'ambassadeur sacré, d'aller recueillir un oracle à Delphes. Dans la doute, abstentions-nous de condamner Cyrus et Théognis.

**CYROGRAPHAIRE**, **CYROGRAPHE**, **CYROGRAPHIQUE**. Syn. de **CHIROGRAPHAIRE**, **CHIROGRAPHE**, **CHIROGRAPHIQUE**.

**Cyropédie** (la), c'est-à-dire *l'éducation de Cyrus*, par Xénophon. Cet ouvrage est moins une histoire qu'un roman politique, dans lequel l'auteur trace le modèle d'un prince accompli et d'un gouvernement parfait. Il est philosophique et homme d'Etat dans ce livre charmant, qu'on peut comparer au *Télémaque* de Fénelon. Selon Rollin, rapportant le jugement de Quindillien, « le style de Xénophon, sous un air de simplicité et de douceur naturelle, cache des grâces inimitables, et les personnes d'un goût peu délicat sentent et admirent moins, mais qui n'ont pas échappé à Cicéron et qui lui ont fait dire que les Muses paraissent avoir parlé par la bouche de Xénophon. »

M. Dacier a donné une traduction française de la *Cyropédie* en 2 volumes in-12 (Paris, 1777). Les notes de cette traduction des copies complètes de ce guerrier philosophe, précédée d'une étude sur les écrits de Xénophon par M. Fortia. Enfin il faut consulter la belle édition grecque-latine de Didot (1 vol. grand in-8°) et la version toute récente de M. Talbot.

La *Cyropédie* est l'ouvrage le plus soigné de Xénophon, quoique composé pendant sa vieillesse, mais c'est le moins historique des autres; c'est une œuvre d'imagination et de théorie politique, comme nous l'avons dit, un roman historique dans lequel la réalité occupe beaucoup moins de place que la fiction. Le titre de *Cyropédie* est une dérivation morale de l'écrivain en composant ce livre, *l'éducation de Cyrus*. Ce n'est pas une histoire, mais le développement d'un système

de vengeance de cette satire détournée que, dans le troisième livre des *Lois*, ce philosophe a tracé un portrait de Cyrus entièrement différent de celui de Xénophon.

En proposant aux pédagogues grecs le modèle d'une éducation vraiment spartiate en la personne d'un prince juste, Xénophon s'est tracé un portrait de Cyrus entièrement différent de celui de Xénophon. Il a les dimensions et l'aspect d'un pommier, et dont les fruits sont comestibles.

— **ENCYCL.** On désigne sous le nom de *cyrocyroger* le *rheedia lateriflora*, de la famille des cistaciées. C'est un arbre qui croît aux Antilles et dans l'Amérique centrale. Il a les dimensions et le port de nos pommiers. A ses fleurs blanches succèdent des fruits charnus, ovoïdes, du volume d'une prune, à pulpe succulente, acide et musquée; le noyau est dur et contient une amande amère. Ces fruits, assez recherchés, sont rafraîchissants, mais indigestes. Les rameaux de cet arbre laissent exsuder une résine jaune, d'une odeur agréable, et qui brûle en jetant une vive flamme. On distingue plusieurs variétés de *cyrocyroger*, suivant que les fruits sont verts, jaunes ou violacés.

**CYRTANDRACÉ**, ÉE adj. (sir-tan-dra-sé). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte aux cyrtandracs.

— s. f. pl. Famille de plantes dicotylédones, ayant pour type le genre cyrtandre, et réunie par plusieurs auteurs, comme simple tribu, à la famille des gesneriacées.

— **ENCYCL.** La famille des *cyrtandracsés*, qui portent aussi le nom de *didymocarpeés*, renferme des plantes herbacées ou sous-fruticuleuses, quelquefois parasites, ayant des feuilles généralement opposées, l'une d'elles beaucoup plus petite que l'autre. Les fleurs, et portent chacun un très-grand nombre d'ovaires; il est surmonté d'un stigmate bilobé, quelquefois bilobé, le fruit, tres-allongé, sec ou charnu, vivane, présente une seule loge, partagée à l'intérieur par les deux placenta adhérents, à l'embryon dépourvu d'albumen.

Cette famille a des affinités avec les bigoniacées, les persennées, les orobanchées, mais surtout avec la famille des gesneriacées, à laquelle plusieurs auteurs y rennaissent comme simple tribu; elle comprend les genres : cyrtandre, gasparinie, flélide, platysème, monophylée, bée, aschymanthe, liébigie, chiride, digynocarpe, streptocarpe, loxon, etc.

Les *cyrtandracsés* habitent surtout, en plupart les régions tropicales de l'ancien continent; plusieurs sont aromatiques; presque toutes sont de brillants ornements de nos serres chaudes.

**CYRTANDRÉ** s. m. (sir-tan-dré) — du gr. *kurios*, courbé; *aner*, andros, homme, organe mâle). Bot. Genre de plantes, type de la famille des cyrtandracsés, comprenant une trentaine d'espèces qui croissent dans l'Inde et à Java; la *CYRTANDRÉ à bouquets à la tige ramassée*. (P. de Bernaud.)

**CYRTANDRÉ**, ÉE adj. (sir-tan-dré). Syn. de **CYRTANDRACÉ**.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des gesneriacées, ayant pour type le genre cyrtandre, et érigée par quelques auteurs en famille distincte, sous le nom de cyrtandracsés.

**CYRTANTHÉ** s. m. (sir-tan-thé) — du gr. *kurios*, courbé; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes bulbueuses, de la famille des amarillidées, tribu des amarillidées, comprenant cinq ou six espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance; *Le CYRTANTHÉ oblique est cultivé dans les serres de nos jardins d'Europe.* (C. d'Orbigny.) *Le CYRTANTHÉ rayé se distingue par ses bandes rouges qui décorent le limbe de sa fleur.* (P. de Bernaud.) *Le CYRTANTHÉ à feuilles étroites a des fleurs d'un rouge éclatant.* (F. Hoeffler.) Syn. de **ROSOGÉRIS**.

**CYRTANTHÈRE** s. f. (sir-tan-thère) — du gr. *kurios*, courbé, et *anthère*, Bot. Genre de plantes, de la famille des acanthacées.

**CYRTANTHÈRE**, ÉE adj. (sir-tan-thère). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la cyrtanthère.

— s. f. pl. Tribu de plantes, de la famille des acanthacées, ayant pour type le genre cyrtanthère.

**CYRTE** s. m. (sir-te) — du gr. *kurios*, pañner). Entom. Genre de diptères tanystomes, comprenant trois espèces.

**CYRTE** s. f. Bot. Genre d'arbrisseaux, rapporté avec ceux de la famille des diptérocarpées, et renfermant une seule espèce qui croît en Cochinchine.

**CYRTIEN** s. m. (sir-tien). Hist. relig. Membre d'une secte d'ariens appelés aussi **PATRISIENS**.

**CYRTOCARPE** s. m. (sir-to-kar-pe) — du gr. *kurios*, courbé; *karpo*, fruit). Bot. Genre d'arbres, de la famille des térébinthacées, renfermant une seule espèce qui croît dans l'Amérique du Sud.

**CYRTOCÉPHALE** adj. (sir-to-sé-fa-le) — du gr. *kurios*, courbé; *kephale*, tête). Entom. Qui a la tête courte et ramassée.

— s. m. Genre de coléoptères tétramères, de la famille des chivalpales, qui habitent les environs de Paris. Genre d'arabidées, dont l'espèce type habite les environs de Constance.

**CYRTOCÉRAS** s. m. (sir-to-sé-rass) — du gr. *kurios*, courbé; *keras*, corne). Moll. Genre de céphalopodes tentaculifères.

**CYRTOCÈRE** s. m. (sir-to-sè-re) — du gr. *kurios*, courbé; *keras*, corne). Bot. Syn. de **CYRTOCÉRIS**, genre d'acanthacées; dont *le CYRTOCÈRE réfléchi est une plante volubile de l'Afrique australe.* (F. Hoeffler.)

**CYRTOCHILLE** s. m. (sir-to-ki-le) — du gr. *kurios*, penché; *cheilos*, lèvres). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des vandées, comprenant plusieurs espèces, épiphytes ou terrestres, qui croissent dans l'Amérique tropicale; *Les CYRTOCHILLES sont des plantes qui, malgré leur délicatesse, fleurissent dans nos serres.* (C. d'Orbigny.)

**CYRTOCTACTYLE** s. m. (sir-to-ctak-tile) — du gr. *kurios*, tortu; *daktulos*, doigt). Érgat. Genre de sauriens à doigts crochus.

**CYRTODEIRE** s. f. (sir-to-dè-re) — du gr. *kurios*, courbé; *deire*, cou, par allusion à la courbure du tube de la corolle). Bot. Syn. d'**CYRTOCÈRE**, genre de gesneriacées; *La CYRTODEIRE caudée.*

**CYRTODÈRE** s. m. (sir-to-dè-re) — du gr. *kurios*, tortu; *deire*, cou). Entom. Genre de coléoptères mélasomes.

**CYRTOGNATHÉ** s. m. (sir-to-gna-thé; gn) — du gr. *kurios*, courbé; *gnathos*, mâchoire). Entom. Genre de coléoptères longicornes, comprenant deux espèces exotiques.

**CYRTOGYNE** s. f. (sir-to-ji-ne) — du gr. *kurios*, courbé; *gyné*, femme, organe femelle). Bot. Genre de plantes, de la famille des crassulacées, tribu des crassulées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.